

« FAMILLE, JE VOUS HAIS »

LA FAMILLE : CONVENTION SOCIALE OU CREUSET DE L'ESPÉRANCE ?

Vous savez que Jean Bosco prédisait l'avenir. Un jour, une maman de trois garçons, de la haute société italienne, vient le voir, et lui demande de dire quel serait l'avenir de ses enfants. Lui, dit saint Jean Bosco, sera un grand général, lui deviendra médecin, et lui, le plus jeune, il deviendra prêtre. La maman eut une parole malencontreuse : "Je préférerais le voir mourir plutôt que de le voir embrasser un si triste état !" "Prenez garde, répondit le saint, que Dieu n'exauce votre imprudente prière". Quelque temps après, l'enfant tomba malade, et il mourut, en disant à sa mère : "Souvenez vous de dom Bosco".

Sans aller jusqu'à cette extrémité, on plaint parfois les mères qui voient partir leur enfant au séminaire, comme si elles allaient les perdre. Mais je pense qu'une mère "perd" bien davantage un enfant qui se marie qu'un enfant qui devient prêtre, parce que le prêtre est au cœur de la vie de famille. Lui qui a renoncé à vivre en sa propre chair le chemin naturel du mariage en raison d'un appel surnaturel, il plonge chaque jour dans le mystère de la vie, et dans le mystère de la mort. Nous faisons naître les enfants dans les eaux baptismales, nous les voyons grandir, nous accompagnons les hommes dans les grandes décisions de leur existence, nous consolons les malades et leur donnons l'onction, nous faisons passer ceux qui meurent dans la Paix de Dieu.

Nous faisons descendre le Seigneur dans nos mains d'argile, pour nourrir un peuple immense, qui nous appelle "père", mais qui, nous le savons, n'appartient qu'à Dieu. Un seul est Père, mais nous recevons, dans notre configuration au Christ prêtre, cette mission de faire entrer les hommes dans la paternité de Dieu. Le prêtre est le passeur de l'éternité, il ouvre l'histoire humaine au Dieu de qui vient toute paternité, au Ciel et sur la terre. Il donne aux jours qui passent leur poids de vie divine. Sans prêtres, les familles ne pourraient pas vivre dans la perspective du Ciel, elles se borneraient à l'horizon de la terre jusqu'à devenir poussière et cendres de mort. Le prêtre est au cœur de la famille comme un homme de l'espérance. Il faut d'ailleurs habituer vos enfants à la rencontre des prêtres, afin qu'en vos familles la vie de Dieu puisse passer, et que l'appel de Dieu puisse être suscité. Si vous n'engendrez vos enfants que dans la chair et le sang, c'est à dire dans une perspective matérialiste, dans l'angoisse exclusive qu'ils réussissent matériellement leur vie après avoir fait les meilleures écoles, alors vous ne transmettez que ce qui doit finalement entrer dans la corruption des jours : "Celui qui sème pour sa chair, moissonnera de la chair la corruption; mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éternelle" (Ga 6, 8). Pour élever un enfant, encore faut-il un Ciel où pouvoir l'élever. Il faut avoir de l'ambition pour ses enfants dans la réussite de la terre, qu'il est juste de poursuivre car nous devons comme chrétiens prendre toute notre mesure dans la vie sociale, mais sans jamais la dissocier de la perspective du Royaume, vers lequel nous allons, et dans lequel déjà nous vivons, même si c'est en espérance.

Je sais combien il y a, sur ce point, un point de conversion à poser, pour faire passer la réussite scolaire derrière la densité humaine d'un enfant, qui est toujours infiniment davantage que son dossier, pour que l'ambition de la réussite sociale soit toujours associée à l'ambition de la vie divine, pour que les parents deviennent vraiment les serviteurs de la vie de Dieu dans

le cœur de leurs enfants, pour qu'ils ne transmettent pas seulement "de la chair et du sang" mais une ouverture au Mystère éternel qui ne se voit qu'avec un cœur éduqué à l'écoute des choses invisibles. Alors la famille ne sera pas seulement le tremplin d'une réussite, mais le creuset d'une espérance.

I. La famille, terre de contrastes

J'aimerais partir simplement de ce qui nous habite quand nous pensons à la famille. D'abord des bonnes nouvelles : la joie des noces, l'enfant qui naît et grandit, l'itinéraire des sacrements, la maison où les générations se sont succédées telles des pierres vivantes, la tendresse d'un foyer, mais aussi le départ des enfants, la maladie qui frappe, les soucis d'héritage, la vieillesse, la mort où les familles se retrouvent autour de l'être aimé. La famille forme une mosaïque d'événements, de visages entrecroisés, liés dans une même communauté de vie et d'amour, qui assume aussi sa part de jalousie, de déchirure, de violence et d'isolement. La famille recueille en son foyer l'Alpha et l'Omega de la vie des hommes, les grands bonheurs et les grandes douleurs se reposent en son sein. Elle apparaît comme un creuset où se mélange la palette variée des couleurs de la vie.

1. La naissance : "langes et soucis".

Le philosophe allemand Martin Heidegger pose comme moteur de l'existence humaine l'expérience, dès la naissance, de l'angoisse devant la mort. Dès que je nais, dès que je suis au monde, je suis déjà assez vieux pour mourir. Jeté là, sur la terre, je suis un être en sursis, qui va mourir, qui va "ne-plus-être". Je m'inscris dans un temps, qui n'aura qu'un temps. Je suis donc un "être-pour-la-mort", et ce dernier acte de ma vie, inéluctable, sera le plus personnel, le plus authentique, car on a beau tenir la main de quelqu'un, on meurt toujours seul. Pour Heidegger, l'expérience de l'angoisse face à la mort constitue le fondement de ma liberté, où l'homme se saisit vraiment de sa vie. Ce détour par Heidegger nous pose cette question : est-ce que nous engendrons les enfants pour la mort, ou pour la vie? L'angoisse d'être jeté là en ce monde, dès la naissance, est-elle véritablement l'expérience originelle de l'homme?

Quelle est simplement votre expérience personnelle de la naissance, de la vie, de la mort ? Sans doute une part d'angoisse, mais d'abord l'insouciance de l'enfant qui joue, la béatitude du nouveau né qui se repose tout contre sa mère. J'aime particulièrement la réponse de Saint Louis de Gonzague petit enfant, alors que son précepteur lui posait cette question : "Si vous deviez mourir dans une heure que feriez vous?" Le petit répondit : "Je continuerais à jouer!". L'enfant qui naît n'est pas un être seulement "jeté là", en ce monde, qui fait l'expérience de l'angoisse, il est d'abord un être "posé-là", sur le sein de sa mère, qui expérimente la tendresse. Il crie à sa naissance, et en même temps il éprouve la chaleur de sa mère. Aussi la vie de l'homme, dès son origine, est marquée par une contradiction - angoisse, et tendresse ; douleur et béatitude. Le roi Salomon relève ce paradoxe au livre de la Sagesse :

"Pendant dix mois dans le sang j'ai pris consistance, à partir d'une semence d'homme et du plaisir, compagnon du sommeil. A ma naissance, moi aussi j'ai aspiré l'air commun, je suis tombé sur la terre qui nous reçoit tous pareillement, et des pleurs, comme pour tous, furent mon premier cri. J'ai été élevé dans les langes et parmi les soucis". (Sg 7, 2-4).

Telle est la vie contrastée d'un homme, marquée par une ambivalence originelle : être élevé dans les "langes" et dans les "soucis", dans le "plaisir compagnon du sommeil" - magnifique expression du don des corps - et dans la "chute" sur la terre. Il faut les heures douloureuses de l'enfantement pour que la merveille d'un nouveau-né soit donnée au monde.

L'enfant qui naît crie sa souffrance, mais ses poumons se dilatent afin qu'il entre dans la vie. Pourquoi ma vie d'homme s'origine-elle dans un cri de souffrance et dans la douleur de ma mère ? Il me faut penser cette question pour entrer vraiment dans ma vie. Job au cœur de sa maladie maudit le jour de sa naissance : "Périsse le jour qui me vit naître et la nuit qui a dit : un garçon a été conçu" (Jb 3, 1). Ainsi l'expérience fondamentale de la vie est une joie mêlée de souffrance. La famille apparaît comme une terre contrastée, entre ombres et lumières. Dans la livre de l'Apocalypse, le premier signe qui se déploie est celui de "la femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles, qui crie dans les douleurs de l'enfantement", mais il surgit un "dragon immense, couleur rouge feu, qui essaye de dévorer l'enfant et sa mère". Ap 12, 1-4.

2. La famille, communion blessée.

La famille est donc le lieu originel d'une beauté, d'une bonté, mais d'un espace de vie vulnérable comme est vulnérable un enfant qui naît. L'expérience d'Adam qui rencontre Eve est celle du premier chant d'amour : "Cette fois-ci, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair!" (Gn 2, 23) Mais l'idylle ne dure pas longtemps, car le serpent susurre à l'oreille d'Eve pour introduire en l'homme la peur de Dieu, qui aboutit à la première déchirure de l'histoire : celle du couple, prémisses des familles "décomposées" qui font le drame de beaucoup d'enfants. Adam et Eve s'accusent mutuellement devant Dieu. Eve devient la "Mère des vivants", mais ses fils se déchirent. Le premier sang répandu sur le sol est un meurtre fratricide, celui de Caïn qui se jette sur Abel : "Qu'as tu fait de ton frère?" (Gn 4, 9). La question de Dieu résonne d'une manière particulière dans chacune des familles. Combien de déchirures qui proviennent d'un sentiment, souvent illusoire, de ne pas avoir été désiré ou aimé, d'avoir vu le divorce de ses parents, d'être écrasé par tel frère ou sœur, d'expérimenter la jalousie. Sur telle famille unie survient un héritage mal préparé par des parents qui pensent qu'ils sont éternels, ou que le cosmos s'arrêtera de tourner après leur propre mort, et voilà les enfants qui se déchirent pour quelques biens. L'irresponsabilité de ceux qui vieillissent sans transmettre, l'appât du dieu argent - paradoxalement favorisé quand "on n'en parle pas" - a fait éclater bien des familles unies.

Wanda Poltawska vient d'éditer ses mémoires. Résistante sous l'occupation allemande, déportée au camp de Ravensbrück où elle servit de cobaye pour les expérimentations médicales nazies, elle a vécu 55 ans d'une amitié absolument unique avec Karol Wojtyła, qui deviendra le bienheureux Pape Jean Paul II. Elle raconte dans ses mémoires ce récit d'une femme, officier SS particulièrement cruelle, qui aimait à humilier les malheureuses qui tombaient sous sa garde. Elle vit pourtant une fois cette même femme recevoir sa fille, la prendre dans ses bras avec tendresse et sembler un instant transfigurée par l'amour maternel. Ainsi la famille se révèle-elle d'abord comme le lieu d'un amour que rien ne peut briser entre la mère et l'enfant, mais aussi comme une communion blessée, comme le lieu de la joie et celle de la déchirure, comme le lieu où l'on grandit et celui que l'on doit aussi apprendre à "quitter". Elle est à la fois le lieu des grandes joies et des grandes douleurs, celle où l'on lave son linge sale - en famille - et celle où se tisse le lien d'amour inscrit dans la chair, que rien ne peut briser, à tel point que l'amour entre la mère et l'enfant devient image de la tendresse de Dieu pour Israël :

- "Seigneur, je n'ai pas le cœur fier, ni le regard ambitieux ;

Je ne poursuis ni grands desseins, ni merveilles qui me dépassent.

Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse ;

mon âme est en moi comme un enfant, comme un petit enfant contre sa mère."

Psaume 130

II. La famille comme image et ressemblance de Dieu.

1. Icône trinitaire

Après être parti de l'expérience commune sur les contrastes de la vie de famille, la question que je me pose à présent est celle-ci : d'où vient la famille? La famille est une réalité naturelle, mais la nature est l'œuvre de Dieu, et donc elle participe déjà d'un esprit, elle porte la marque du Dieu créateur, elle est façonné par les deux mains du Père, qui sont, selon l'image de saint Irénée, le Fils et l'Esprit Saint. La famille est une vie qui sort d'une source, elle est le fruit de la communion intime du Père et du Fils. C'est donc, pour ainsi dire, la "famille" trinitaire: Père et Fils unis dans la communion de l'Esprit, qui est la source créatrice de la famille humaine. La Genèse affirme que Dieu retourne sur lui-même pour créer l'homme et la femme : "Faisons l'Homme à notre image comme à notre ressemblance" (Gn 1, 26). L'unicité de Dieu se déploie dans un pluriel, un "nous", quand Dieu crée l'homme et la femme. L'esprit de famille traduit dans l'ordre de la création la Charité éternelle de Dieu. Elle est, par excellence, l'icône trinitaire. Si nous voulons pressentir le Mystère de la Trinité, en trouver la trace, il nous faut contempler simplement le mystère de l'homme comme un être de communion. Tout l'humanisme occidental, centré sur la notion de personne, est fondé - que nous en ayons conscience ou non - sur cette vérité que l'homme est un être créé à l'image d'un Dieu qui est Relation trinitaire. Le Mystère trinitaire est la clef de compréhension de la famille humaine. Parce que Dieu est Communion en lui-même, l'homme est lui-même, à l'image de son Créateur, un être de communion, qui ne peut se trouver qu'en entrant en relation. C'est en donnant sa vie à un autre que soi, qui lui est complémentaire, que l'homme accède à lui-même. Le chemin qui mène à soi-même passe par un autre que soi, "os de mes os et la chair de ma chair" (Gn 2, 23). Ce n'est donc pas seulement l'homme seul qui est créé à l'image de Dieu, c'est l'homme et la femme qui sont ensemble, dans le don des corps, image de Dieu, image féconde, ouverte à ce "troisième" qu'est l'enfant, qui jaillit comme en surcroît de leur amour.

"Cela peut paraître étrange, affirme le P. Alexis Leproux, mais je suis plus à l'aise dans le cœur d'un autre que dans mon propre cœur. Tant que je n'ai pas compris que l'espace de ma vie doit être le cœur d'un autre, voire de l'humanité toute entière, je risque de me sentir à l'étroit dans ce monde. Un homme et une femme qui vivent l'un chez l'autre initient leurs enfants au fait de devenir une personne à l'image de Dieu. Le Fils est à l'aise chez le Père, le Père est à l'aise dans l'Esprit, l'Esprit est à l'aise dans le Fils. Mais personne n'est à l'aise en lui-même. Tel est le mystère de la personne, être la demeure d'autres personnes. Être homme, c'est accepter d'habiter chez un autre, à l'image des Trois Personnes divines, qui, même si ce sont là des expressions humaines, sont "hospitalières" les unes aux autres. Vous avez là la réponse à l'individualisme comme à l'instrumentalisation des hommes."¹

2. La volonté malsaine de détruire l'icône.

Il faut donc tenir en l'humanité une différence homme-femme ordonnée à la communion, sinon on risque d'effacer comme un visage de sable la trace même de Dieu en

¹ P. A. LEPROUX, *La famille, cellule l'Eglise*, conférence à Ste Anne de la Butte aux Cailles, 14 mai 2011.

l'homme. C'est cette nouvelle idéologie qui se lève, un des avatars du matérialisme et du féminisme radical, qui a déjà fait une entrée remarquée à "Science-Po" et est mise au programme des lycéens depuis cette année, histoire de bien formater les consciences avant même l'émergence de leur capacité critique de discernement : la théorie du genre, qui veut enfin en finir avec l'humanisme occidental, influencé par la culture judéo-chrétienne et ses normes oppressives. Voici venir un nouveau genre où l'homme crée lui-même sa propre orientation sexuelle, indépendamment de ce qu'il a reçu. On veut faire éclater le mariage comme union d'un homme et d'une femme au profit d'autres formes d'unions qui demandent elles aussi le "droit" à l'enfant, comme si l'enfant était un OVNI, créé artificiellement et destiné à combler les désirs de n'importe quel couple, fût-il homosexuel. On considère la différence entre l'homme et la femme non pas comme la marque d'un Dieu qui est Communion, mais comme une pure construction sociale. Dans son mot "Familles je vous hais" Gide dénonce la famille bourgeoise, bien rangée, pure construction d'une société formaliste et castratrice.

Ainsi que l'exprime Monique Wittig, "je refuse d'être une femme ! Il faut détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories d'homme et de femme"² Mais celui qui veut détruire le mystère même de l'humanité dans sa spécificité créatrice – homme et femme, ouverts au don de la vie – risque de rendre illisible la trace de Dieu en l'homme. On s'efforce de brouiller les pistes et d'effacer de la conscience de l'homme toute trace du Mystère trinitaire, dont la "trinité" de cette terre : l'homme, la femme, l'enfant, est une si belle image, et qui faisait dire à saint Augustin : "Quand tu vois l'amour, la charité tu vois la Trinité"³. Quand tu vois un couple qui porte son enfant, une seule chair qui porte la chair de leur chair, tu vois comme en un merveilleux reflet le Mystère d'un unique Dieu, qui est Trinité, Amour infini dans l'éternelle relation des Personnes. Dans une famille unie, nous contemplons, comme en un miroir, la gloire du Seigneur.

III. La cellule familiale au fondement de la société humaine

1. Ecologie de l'homme

La famille fondée sur l'altérité et la communion trinitaire des Personnes demeure le fondement de toute société humaine. Aussi, une société est humaine dans la mesure où elle protège l'institution matrimoniale, dans la mesure où elle dresse un rempart : "matre moenium" autour de la femme qui enfante, où elle protège l'Alpha et l'Omega de la vie terrestre, qui sont les deux moments où l'homme est le plus vulnérable : l'enfant qui va naître, et le vieillard qui va mourir. La famille n'est pas une construction culturelle, une convention sociale, elle est d'ordre naturel, et toute culture vraiment humaine ne peut s'émanciper de ce fondement. Le socle de toute culture doit être la nature. Le socle de toute société humaine, quelle que soit sa religion dominante, est celle d'une altérité homme-femme ouverte au don de la vie.

Nous vivons une époque heureusement marquée par le souci de l'écologie, qui est aussi un souci qui concerne la doctrine de l'Eglise, mais, paradoxalement, certains discours écologistes insistent sur le respect de l'ordre du cosmos, mais plaident en même temps pour l'éclatement de la structure naturelle familiale. On peut pressentir qu'une nouvelle idéologie se lève, celle qui consiste à dégager l'écologie de l'humain, et à réduire l'homme à être simplement un pollueur en surpopulation, un gêneur au sein du cosmos et non un être qui doit

² D. WITTIG, *La Pensée Straight*, Amsterdam, 1992, p. 13.

³ S. AUGUSTIN, *De Trinitate*, VIII, 8, 12

exercer sa charge royale dans le monde créé. La terre est confiée à l'homme, mais l'homme doit occuper la première place sur la terre. Il s'agirait dans cette idéologie des "chemises vertes" d'éliminer l'homme, pour que la nature reprenne enfin ses droits. Remarquez que nous ne sommes pas si loin que cela d'y arriver. Les bébés phoques sont aujourd'hui mieux protégés que les embryons humains. Le trafic des fourrures est très encadré, mais les cellules embryonnaires tiendront, à moins d'un réveil de la conscience, une place lucrative dans le commerce des industries pharmaceutiques. On privilégie 30 millions d'amis sur 7 milliards d'humains. On pleure sur Bambi, mais pas beaucoup sur les enfants des hommes... "Vous valez mieux, dit le Seigneur dans l'Evangile, que tous les moineaux du monde" (Lc 12, 7). Cette parole si simple peut paraître aujourd'hui révolutionnaire. Or un enfant qui naît vaut plus que tous les moineaux du monde.

Dans son discours au parlement allemand, en septembre 2011, que beaucoup de députés écologistes avaient boycotté en signe d'hostilité, le Pape Benoît prononce des paroles d'une grande puissance. Il affirme que l'importance de l'écologie est désormais indiscutée, et qu'elle a sa place légitime dans le débat politique, mais qu'il existe aussi une "écologie de l'homme" : "Nous devons écouter le langage de la nature et y répondre avec cohérence ... Mais il existe aussi une écologie de l'homme. L'homme aussi possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté. L'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi".

2. Nul ne peut se soustraire à la bonté originelle du couple humain

Vous savez que certains lobbies homosexuels - qui ne sont aucunement représentatifs de l'ensemble de ceux qui ont une tendance homosexuelle - revendiquent le droit au mariage au nom de leur liberté. Ils veulent faire éclater l'institution matrimoniale, son essence, c'est à dire l'union d'un homme et d'une femme ouverte au don de la vie, en la réduisant à une convention sociale influencée par la foi judéo-chrétienne, mais ils s'attachent en fait à reproduire ce qu'ils dénoncent. La demande d'un droit à l'adoption est révélatrice que l'on ne peut s'émanciper du socle naturel constitutif de toute société humaine : le couple comme dualité ouverte à la vie, le couple qui enfante ce "troisième" qu'est l'enfant. Les revendications pour un mariage homosexuel et un droit à l'adoption s'efforcent de reproduire ce qu'elles s'essayent à détruire.

Cela signifie simplement que nul ne peut s'émanciper de la bonté originelle du couple humain, simplement parce que tout homme qui vient en ce monde est né d'une femme. En ce sens, personne n'est sans famille. Même le célibataire qui a perdu tous ses proches porte en son cœur, en son corps, la mémoire vive de sa famille. Je sais bien que dans le monde anglo-saxon, des tentatives ont été faites pour dégager l'homme de son origine, par exemple en essayant de développer des embryons humains dans des utérus d'animaux. L'instruction *Donum Vitae* (1987) évoque l'immoralité de ce type d'expérience. Dans *Le Meilleur des Mondes* (1932), Aldous Huxley imaginait déjà l'ectogenèse, c'est-à-dire la gestation en dehors du corps humain, dans des utérus artificiels, mais ces recherches ne sont, du moins actuellement, pas concluantes. Il semble que l'embryon humain ne puisse se développer qu'au sein d'une mère. Ce désir de dégager la femme de l'enfantement part du principe que l'enfantement est une forme d'esclavage, une soumission sociale. Mais cette réalité demeure comme une pierre de fondation inaliénable : tout homme est né d'une femme, nul homme n'est à lui-même sa propre origine, tout homme, à l'exception peut-être des Alsaciens qui sont déposés par des cigognes, a un nombril.

III. Des racines et des ailes : la famille comme enracinement et déploiement originel de la liberté.

1. Il faut savoir se regarder le nombril

Il faut donc savoir se regarder le nombril, non pas pour s'enfermer en soi-même, comme le décrit l'expression, mais au contraire pour expérimenter en sa propre chair cette réalité toute simple : j'ai une origine. J'ai un fondement. Je ne suis pas sorti de la cuisse de Jupiter. Il y a pire qu'une société nombriliste, c'est une société qui refuse son nombril, c'est à dire qui refuse son origine au nom d'une prétendue toute puissance de la liberté. Or la liberté de l'homme n'est pas toute puissante, en ce sens qu'elle repose sur un socle qu'elle n'a pas créée d'elle-même : nul homme ne peut s'émanciper de ce qu'il a reçu. Nous sommes d'abord des êtres de dons, avant que de devenir des êtres capables de donner. Autrement dit, pour se donner, il faut d'abord s'être reçu. Pour quitter, il faut d'abord avoir été lié.

Je suis inscrit dans un sol, une famille, une terre maternelle, une patrie paternelle. Dans la maison de famille, mon père a planté un arbre pour chaque enfant qui naissait, un cèdre. J'aime parfois le regarder grandir, écouter le vent chanter dans ses branches, année après année, comme une vivante image de la croissance et de la beauté d'une vie humaine, de toute vie humaine. C'est mon père qui a planté l'arbre. Il ne s'est pas planté de lui-même. Il plonge ses racines dans un sol. Nous appartenons tous à une lignée, à un corps familial avec ses traditions et ses rites. Nous naissons dans une terre, avec tout un héritage que nous n'avons pas choisi, fait de fragilités et de forces, de gloire et de misère, et il nous faudra vivre avec. Chaque famille a ses blessures, qui réapparaissent parfois, générations après générations, mais chaque famille a aussi ses grâces et sa beauté.

Nous n'avons pas demandé à naître. Nous n'avons pas choisi notre milieu, ni nos parents, ni nos frères et sœurs. Alors face à cela, nous pouvons avoir deux attitudes : soit nous désengager de l'existence humaine : "Moi, je n'ai pas demandé à naître, alors qu'on me fiche la paix !" Soit choisir ce que nous avons reçu, rendre grâce, comme saint François d'Assise, d'avoir été créé. "Je te rends grâce, ô mon Seigneur, de m'avoir créé". Je te rends grâce, Seigneur, de ce que j'ai reçu. Le Messie lui-même, tel qu'il parle dans le psaume 39, repris par la lettre aux Hébreux, fonde sa liberté filiale dans le corps qu'il reçoit du Père : "Tu m'as fait un corps, alors je dit : Voici, je viens". Il ne peut dire : "Je viens" que parce qu'il a reçu le don du corps (He 10, 4-10). La liberté du Messie se fonde non pas sur elle-même, mais sur un don gratuit. Il est "Dieu né de Dieu" (Credo), et il est "né d'une femme" (Ga 4, 4).

Car il ne suffit pas de vivre, ou plutôt de se "laisser vivre". Les plantes et les animaux vivent aussi. L'homme est ce degré de conscience où le vivant est capable de dire : "Je viens", de se saisir de sa vie, d'entrer dans son destin. Seulement, on n'entre pas comme cela dans son destin, en tout cas pas en coupant la branche sur laquelle nous sommes assis. Si nous voulons déployer notre vie d'homme, il nous faut accepter nos racines. On pourrait dire que ce sont les racines qui donnent des ailes. La première obéissance que nous devons observer n'est pas l'obéissance à un ordre extérieur, mais c'est l'obéissance au réel, c'est d'accepter le principe de réalité, choisir de déployer l'héritage que nous avons reçu. L'arbre porte du fruit là où il a été semé, et la famille est

la première terre de l'homme. Ainsi toute liberté humaine ne peut se construire que dans l'obéissance au don reçu.

2. Versatilité des "bobos"

C'est pourquoi il est toujours extrêmement pénible de voir des gens qui n'ont de cesse que de vouloir scier la branche sur laquelle ils sont assis, de piétiner leur propre milieu, leur propre pays, leur propre Eglise, sous prétexte de s'émanciper de ce qu'ils ont reçu. C'est une facette de ce qu'il est commun d'appeler les "bourgeois bohèmes", des gens qui veulent rompre avec leur origine sous couvert de liberté, mais qui deviennent du coup extrêmement volatiles, et souvent parfaitement conformistes sous couvert de transgression. Il ne s'agit pas tant ici de stigmatiser une population déterminée que de dénoncer une attitude intérieure de versatilité; qui peut toujours nous guetter. L'écrivain François d'Epenoux décrit les "bobos" comme « les nouveaux maîtres de Paris, stars des gazettes, leaders d'opinion et des dîners en ville. [...] Ce sont quelques poignées de vrais bourgeois mais faux bohèmes, connus ou inconnus, fricotant dans la pub, la presse, la musique ou le cinéma, bref, dans des métiers bien, qui prônent leurs idées et prêchent leurs discours avec d'autant plus de légèreté mondaine qu'ils n'en subiront jamais les conséquences, planqués qu'ils sont dans leurs donjons bardés de digicodes. [...] Ce sont les nouveaux gardiens de la pensée unique qui déversent sur le moindre assaillant l'huile tiède d'une soupe idéologique ressassée, entre deux flèches trempées dans le fiel mortel de leurs propres erreurs ». ⁴ Les bourgeois bohèmes ont construit leur maison sur le sable. A force de vouloir quitter la nature qui fonde la culture, à force de mépriser les racines qui façonnent toute civilisation humaine, ils finissent simplement par ne jamais rien élever, car l'homme ne peut bâtir que sur le roc de la mémoire, il ne peut s'enraciner que là où il est d'abord né.

3. Honneur, poids et origine

Les commandements donnés à Israël vont radicalement à l'encontre de cette versatilité, de cette inconstance, de cette "insoutenable légèreté de l'être", selon le mot de Milan Kundera. La première réalité que nous devons observer c'est l'honneur dû à nos parents. "Honore ton Père et ta mère comme te l'a commandé le Seigneur ton Dieu, afin que se prolongent tes jours et que tu sois heureux sur la terre que le Seigneur te donne" (Dt 5, 16). "Honorer" a la même racine que le mot hébreu *Kavod*, qui renvoie à l'idée de poids, de solidité, de stabilité. "Honore" tes parents, c'est à dire : reconnaît le poids de vie qu'ils t'ont donné. Poids contrasté, sans doute, car nos parents ne sont pas des êtres parfaits. Comme le dit le prophète Ezéchiel : "Les pères ont mangé des raisins verts, et les enfants ont les dents gâtées" (Ez 18, 1). Il y a sans doute un poids de l'hérédité, mais en même temps une grâce de la vie donnée. Il y a un poids qui peut m'entraîner, mais aussi un poids qui constitue l'ancre de ma vie d'homme. Et sans doute les deux. Nous subissons notre hérédité, et en même temps elle est une chance, car il vaut mieux habiter une terre, même imparfaitement cultivée, que de ne pas avoir de terre du tout. Il vaut mieux des parents imparfaits - comme nous le sommes chacun - que pas de parents du tout. La conscience du poids de vie que j'ai reçu de mes parents

⁴ François d'Epernoux, *Les bobos me font mal*, A. Carrière, 2003, p. 11-12.

est nécessaire au développement de ma propre existence. Honorer nos parents, c'est reconnaître en eux la racine nécessaire à l'élévation de notre vie.

C'est pourquoi le commandement donné à Israël : "Honore ... afin que se prolonge tes jours", associe à la fois l'origine et le déploiement, l'incarnation et le développement de la liberté. Pour aller vers l'Omega, la vie doit reconnaître son Alpha. Pour que se prolongent nos jours, il faut reconnaître le poids de ceux qui nous ont donné la vie. Si nous traduisons cela avec l'image de l'arbre, nous pourrions dire que plus l'arbre veut monter, plus il doit s'enraciner. Si l'enfant veut devenir un homme, il faut qu'il garde à jamais conscience de ceux qui lui ont donné la vie. Et, paradoxalement, c'est en les quittant que l'enfant honore ses parents, c'est à dire que c'est en prenant en mains sa propre vie qu'il reconnaît combien ses parents lui ont donné la capacité de se saisir de sa vie. Mgr Jean Pierre Batut écrit ceci : "Le fait de devenir père ou mère n'est autre que le fait d'être fils et fille jusqu'au bout, de conduire jusqu'à son terme sa propre filiation : car c'est l'acceptation pleine et entière de la filiation qui rend libre pour le don de soi-même à l'autre reconnu comme tel".⁵

Cela passe nécessairement par un pardon, et par le renoncement à la sacralisation de ceux qui m'ont donné de naître. Habiter sa propre terre, honorer ses parents, c'est sans doute aussi apprendre à leur pardonner, à reconnaître en eux ceux sans qui je ne serais pas, et en même temps à savoir qu'ils ne sont qu'un reflet - et c'est déjà beaucoup - de l'unique paternité de Dieu de laquelle vient toute paternité véritable au Ciel comme sur la terre.

4. Donner la vie, et laisser vivre.

Cette reconnaissance de l'unique paternité de Dieu est nécessaire pour que les parents adoptent une attitude de chasteté par rapport à leurs enfants. La chasteté n'est pas d'abord une attitude négative : ne pas faire ceci, ou cela. Elle est toujours le signe d'un plus grand amour. Elle est une main qui porte par en dessous, pour élever, et non qui se referme sur l'autre, pour écraser. Elle est une disposition intérieure dans le rapport à l'autre, un renoncement à l'esprit de possession que tout père, et plus encore toute mère doit vivre. Tout père en Israël, parce que par le rite de la circoncision il lui est rappelé combien l'engendrement est marqué par le signe de Dieu. Toute mère, parce que la mère est chargée de présenter son enfant au Temple. Pourquoi la mère? Parce qu'elle a porté son enfant dans sa chair, elle a un rapport plus immédiatement sensible à son enfant. On dit du Christ dans le Je vous salue Marie : "le fruit de vos entrailles est béni". La Vierge qui monte au Temple, huit jours après la circoncision, exprime l'essence même d'une maternité vécue dans la grâce de la chasteté. Elle entre dans la maison du Père de qui vient toute paternité, et elle laisse son enfant passer dans les mains d'un autre. Ici se rencontrent le nouveau né et le vieillard Syméon. Ici la Vierge comprend que sa mission sera de faire passer son enfant dans les mains d'un autre, et elle médite en son cœur ces paroles : "Et toi, une épée te transpercera l'âme". Toute maternité authentique, vécue droitement, suppose de tout donner et en même temps d'accepter de voir partir, dans la douleur de l'offrande. Car on a inventé la péridurale pour faire naître un enfant, mais on n'inventera jamais celle de le voir partir, encore moins celle de le voir mourir. Enfanter, c'est savoir qu'on sera toujours dépassés par la vie.

Autrement dit, toute paternité et maternité ne peut se réaliser que dans le sacrifice d'Abraham (Gn 22), dans le renoncement à l'esprit de possession : "Prends ton

⁵ J.P. BATUT, *Dieu le Père tout puissant*, Paris, 1998, 36.

fil, ton unique, celui que tu chéris, Isaac, et va t'en au pays de Morija pour l'offrir en sacrifice". Les parents doivent accepter de passer au pays de Morija, c'est à dire d'entrer dans la dépossession du fruit de leurs entrailles. Abraham qui accepte le sacrifice s'entend dire ces paroles : "En toi seront bénies toutes les familles de la terre". Les familles sont bénies de Dieu dans la mesure où elles renoncent à l'esprit de possession, dans la mesure où elles font de leur communion non pas un clan fermé, citadelle close sur elle-même où les enfants sont couvés, où l'on ne se marie qu'entre soi, mais une famille ouverte, qui respire avec la grande Eglise, et qui bâtit en ce monde la civilisation de l'amour, c'est à dire la vie avec Dieu, dont elle est déjà le signe d'espérance.

IV. La famille, première Eglise

1. Servir la vie de Dieu dans le cœur de l'enfant

Ainsi les parents doivent-ils devenir les serviteurs de la vie de Dieu dans le cœur de leur enfant. On m'a parlé d'un jeune couple qui avait perdu son fils, il y a quelques années. Ils ont écrit sur l'image des obsèques ces paroles du livre de *Job* : "Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que le Nom du Seigneur soit béni". (Jb 1, 21). Voilà un couple, plus facilement admirable qu'imitable, passé par Morija, qui a renoncé à vouloir à tout prix mesurer l'existence, qui a accepté le si douloureux mystère d'une vie marquée par la mort, mais ouverte sur le Ciel. On enfante les enfants pour qu'ils aillent vers Dieu. On n'a pas toute la main sur leur vie. Gide a une parole terrible sur sa mère, quand il perd son père à l'âge de 11 ans, qui aide à comprendre sa douloureuse parole : "Familles, je vous hais" : "Et je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi".⁶

Ferme ta main sur ton enfant, et tu écrases sa vie, ouvre ta main, et tu lui présentes le monde entier. Il ne s'agit pas seulement de donner la vie, il s'agit de laisser vivre. Ainsi chaque enfant est-t-il une nouveauté radicale. Quand Elisabeth enfante Jean Baptiste, chacun se demande : "Que deviendra cet enfant?" (Lc 1) Que deviendra cet enfant nouveau né, lourd déjà d'un héritage, mais qui devra se saisir de sa liberté devant Dieu ? Nous ne sommes pas que des êtres qui perpétuent d'autres êtres, dans le fil ininterrompu des générations. L'expression "tel père tel fils" révèle rapidement ses limites. Chaque enfant est une créature nouvelle pour laquelle Dieu s'engage par le don de l'âme, dès la conception, comme il souffla sur Adam pour qu'il devienne un être vivant. Chaque enfant est une terre, qu'il reçoit de ses parents, mais il est également un souffle, qu'il reçoit de Dieu. Chaque enfant est une histoire sacrée que l'on ne peut parfaitement encadrer, mesurer, calculer.

Quand le Christ naît, à Bethléem, l'empereur veut recenser la terre entière. Il compte probablement cet enfant, un enfant de plus, un numéro de plus dans son Royaume immense, mais la vie ne se compte pas. Il ne mesure pas à quel point cet enfant si fragile, dans une étable obscure sous un ciel étoilé, va bouleverser son empire, et qu'il se trouverait un jour jugé par cet enfant qu'il veut compter.

⁶ A. GIDE, *Si le grain ne meurt*, I, 3.

2. Ouvrir sa famille au Royaume qui vient

La famille, père, mère enfant, doit apprendre à sentir avec l'Eglise, à respirer avec l'Église, sinon elle se renferme et devient clanique, dirigée par un patriarche inflexible qui veut tout contrôler de ceux qu'il a engendrés, écraser la vie dans sa propre main. Combien de pères qui ont réduit leur paternité à un despotisme, ou de mères qui ont fait de leur famille une couveuse, ou combien de familles qui vivent un bonheur entre soi, mais étriqué, casanier, qui n'adresse plus son signe au reste du monde. "Familles, je vous hais !" disait Gide. Mais il faut continuer la phrase : "Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur". C'est ce type de famille qu'il dit haïr. Il n'aurait pas dit la même parole s'il s'était trouvé une famille accueillante à sa détresse, s'il ne s'était trouvé une famille dont la chaleur du foyer avait fait signe au reste du monde, une famille qui garde en son repas la part du pauvre, une famille qui prie avec l'Eglise, pour élargir son cercle au Royaume qui vient. "Elargis l'espace de ta tente, dit le Seigneur au livre d'Isaïe, déploie les couvertures de ta demeure, ne te retiens pas !" (Is 54, 2).

Creuset de l'espérance.

Dans son roman *Vol de nuit*, Saint Exupéry raconte son expérience de pilote, alors qu'il vole très haut dans les ténèbres et voit les lumières briller dans la plaine. "Et maintenant, au cœur de la nuit comme un veilleur, il découvre que la nuit montre l'homme : ces appels, cette lumière, cette inquiétude. Cette simple étoile dans l'ombre, l'isolement d'une maison. L'une s'éteint. C'est une maison qui se ferme sur son amour. C'est une maison qui cesse de faire son signal au reste du monde (...) Ces hommes croient que leur lampe luit pour l'humble table, mais à quatre vingt kilomètres d'eux, on est touché par l'appel de cette lumière, comme s'ils la balançaient (...) devant la mer".⁷

Il y a beaucoup d'hommes qui volent de nuit, sans trop savoir ni d'où ils sont ni où ils vont. La famille demeure une terre ferme, une terre d'espérance, à la condition que sa lumière ne se ferme pas sur son amour. "La vie familiale est le premier lieu de la vie ecclésiale où chacun est conduit à la possibilité réelle d'aimer, de pardonner, d'être aimé. De ces personnes qui se marient et qui donnent la vie, tout en ouvrant cette vie à Dieu par le baptême, se construit la grande communauté ecclésiale qui devient sel de la terre et lumière du monde."⁸ Aujourd'hui dans la famille, dans ses grandes joies et ses grandes douleurs, se creuse l'espérance de l'amour véritable, celui qui construit l'Eglise, celui qui conduit à Dieu.

⁷ A de SAINT EXUPÉRY, *Vol de nuit*, Gallimard, 1931, p. 23.

⁸ P. A. LEPROUX, *op.cit.*